HAL
open science

À l'ombre des familles, les nénènes à Madagascar aux xixe et xxe siècles

Violaine Tisseau

To cite this version:

Violaine Tisseau. À l'ombre des familles, les nénènes à Madagascar aux xixe et xxe siècles. Clio. Femmes, Genre, Histoire, 2019, 49, pp.155-165. hal-03966667

HAL Id: hal-03966667

https://hal.science/hal-03966667

Submitted on 31 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Famille Maroger (Album Delord 3 : 1898/1903)
(crédit photo : Défap – service protestant de mission, Paris)

Documents

À l'ombre des familles, les *nénènes* à Madagascar aux XIXe et XXe siècles

Violaine TISSEAU

À Madagascar, les femmes à qui l'on déléguait le soin des enfants étaient – et sont toujours – dénommées *nénènes*[1]. L'étude de ces nourrices reste assez peu développée, en partie car il est difficile de trouver des sources : comme effacées de la production archivistique officielle, les vies silencieuses de ces femmes sont bien délicates à apercevoir et plus encore à comprendre. Elles sont pourtant au cœur de la vie quotidienne des familles. L'un des enjeux d'une recherche centrée sur ces figures est donc de les trouver dans les sources. Dans cette perspective, deux types d'archives s'avèrent essentiels[2] : les photographies et les récits de vie, publiés ou recueillis. Dans le présent article, ces deux sources présentent le même biais, à savoir qu'elles sont issues des employeur.euses.

Mon corpus de photographies est en cours d'élaboration. Il se compose pour le moment d'une quinzaine de photographies issues

---

1 Il s'agit d'un emprunt probable au français et/ou au créole de l'île Maurice et/ou de La Réunion. Son origine en serait du français dialectal (déformation de marraine) (Bavoux 2000 : 130). On peut aussi remarquer que *neny* en malgache signifie mère.

2 Ce ne sont pas les uniques sources possibles : les textes de réglementation du travail, les dossiers de médailles du travail, les archives judiciaires, la presse ou encore la littérature sont au nombre des documents à analyser pour écrire une histoire des domestiques à Madagascar.

d'archives missionnaires protestantes[3] ; de photos de famille de notables malgaches tananariviens, qui incluent parfois la *nénène*[4] ; et de quelques cartes postales, consultées sur des sites de vente en ligne, qui mettent en scène la *nénène* portant les enfants dans le dos[5]. Si ces clichés donnent à voir la nourrice au cœur des familles, ils demeurent délicats à interpréter, le contexte de production (photographe, occasion, date…) étant souvent lacunaire, voire absent.

Néanmoins, malgré la difficulté d'accès aux sources, l'histoire des domestiques en contexte colonial se développe depuis quelques années, dans le sillage des travaux d'Anne Stoler notamment[6]. Ces travaux examinent entre autres le paradoxe qui existe entre la proximité colonisateurs/colonisés, induite par une relation intime et quotidienne au sein des familles, et le souci de maintenir la distance et la hiérarchisation entre ces deux groupes, qui est au fondement de l'ordre colonial. Pour des périodes plus récentes, les travaux de sociologues ont également montré la façon dont les activités de soin questionnent les relations de domination et de genre qui se créent dans ce rapport quotidien ; les trajectoires de femmes migrant pour

---

3 La NMS, ou Norwegian Missionary Society, mission norvégienne dont les premiers représentants arrivent à Antananarivo en 1866. C'est un pasteur norvégien qui est à l'origine du développement de la ville d'Antsirabe où se situe toujours une station aujourd'hui. La NMS était particulièrement implantée dans l'ouest de l'île. Également la mission protestante française dont les archives sont conservées au DEFAP (cf. note 10), à Paris, et dont certains albums photographiques sont en ligne (cf. coordonnées des sites en fin d'article).

4 Rajaonarison 2014.

5 Pour une analyse des représentations photographiques des *baboe* (Indonésie), *ayah* (Inde) et *mammy* (États-Unis), voir Chakraborty 2018. Les corps y sont à la fois exoticisés et en grande partie désexualisés.

6 Stoler 2002. À titre d'exemples : Cock 1980 ; Hansen 1989, 1990, 1992 ; Banerjee 2004 ; Ginsburg 2011 ; Haskins & Lowrie 2015 ; Hoerder, Van Nederveen Meerkerk & Neunsinger (eds) 2015. L'histoire des nourrices en Europe est quant à elle relativement bien documentée, en particulier pour la France (voir Faÿ-Sallois 1980 ; Sussman 1982 ; Fildes 1988 ; Castelbajac 2007 ; Renault 2012). Elle l'est également pour les États-Unis : plusieurs ouvrages font ainsi de la "mammy" afro-américaine, en charge des enfants des planteurs blancs du Sud, une figure centrale des États-Unis esclavagistes et post-esclavagistes (par exemple, Jones 1985 ; Tucker 1988 ; Golden 1996 ; Wallace-Sanders 2008).

occuper ces emplois dans des pays dits du Nord ont particulièrement retenu l'attention[7]. S'inscrivant dans une approche globalisée de l'économie, ces recherches ont aussi mis sur le devant de la scène la notion de *care*[8], à la fois comme type d'activités et comme éthique. Toutes pointent l'intrication des rapports sociaux de classe, de « race » et de genre qui s'y nouent, dans un contexte où émotions et affects constituent un élément central de la relation. L'invisibilité de ces femmes subalternes est aussi soulignée, alors que leur travail est déterminant pour assurer la reproduction des groupes sociaux mais aussi d'un ordre politique inégalitaire[9].

Centrale, la *nénène* l'est, au sens propre, dans le premier document que nous proposons d'analyser : une photographie de famille. Le cliché est conservé dans l'album de Siméon Delord, au DEFAP[10]. Pasteur de la Mission protestante française, Delord est arrivé à Madagascar en 1897 avec femme et enfants ; il est alors en charge de la station d'Ambatomanga, à l'ouest d'Antananarivo. Il y reste jusqu'en 1922, date à laquelle il quitte le pays. Cependant, cette photographie donne à voir non pas sa propre famille mais celle d'un collègue, Henri Maroger : on y voit Henri et Madeleine Maroger, une fillette, et un nourrisson porté sur le dos d'une femme qui est certainement la *nénène*. Né en 1874 à Paris, Henri Maroger est lui aussi pasteur, en poste à Tsiafahy, au sud de la capitale. En 1907, titulaire du certificat d'aptitude à l'enseignement, il devient instituteur à Ambatolampy, après un passage en France en 1905.

Les métadonnées manquent pour contextualiser précisément la photographie[11] mais nous pouvons néanmoins la dater de 1903. En

---

7 Par exemple, Bakan & Stasiulis (eds) 1997 ; Momsen 1999 ; Ehrenreich & Hochschild 2003 ; et « Domestiques d'ici et d'ailleurs », *Travail, genre et sociétés*, 2009.

8 Pour une approche de cette notion, voir en particulier Molinier, Laugier & Paperman 2009 ; et Paperman & Laugier (dir.) 2011.

9 Voir Ibos 2012 pour la France contemporaine.

10 Le DEFAP (Département évangélique français d'action apostolique) est le service de mission de trois églises protestantes françaises. Les archives de la Société des missions évangéliques de Paris y sont conservées.

11 On ignore notamment l'identité du photographe.

effet, le couple Maroger est arrivé dans l'île en octobre 1898[12]. Une première fille, Violette, est née dans la capitale le 7 août 1899 ; une deuxième, Alice, née le 25 mai 1901, décède à la fin du mois de janvier 1902 ; la même année, le 24 septembre, naît Robert. Simone, elle, voit le jour le 12 novembre 1903[13]. Puisque seuls deux enfants y figurent, le cliché a été pris après le décès d'Alice mais avant la naissance de Simone. Y sont représentés, au premier plan et assis, Henri Maroger à gauche, et sa femme, à droite, avec Violette sur les genoux, le regard baissé vers elle. Un peu en retrait mais finalement au centre de la photographie, et paradoxalement en position dominante, la *nénène* est seule à se tenir debout, portant sur son dos le nourrisson et fixant l'objectif.

Centrale, la *nénène* l'est aussi, au figuré, dans le récit de vie de Louisette[14], magistrate à la retraite, rencontrée pour une interview le 14 mars 2003, à son domicile, dans la banlieue parisienne. Cet entretien, mené dans le cadre de mes recherches doctorales[15], avait pour but de retracer l'histoire familiale de mon interlocutrice. Née en 1931, à Antananarivo, d'un père et d'une mère tous deux métis, Louisette a vécu à Madagascar jusqu'en 1970. Elle a d'abord passé quatre ans à Fianarantsoa, ville située à 400 km de la capitale. Au décès de son père, en 1935, elle part avec sa mère vivre à Antananarivo. Mais au cours de sa vie d'adulte, Louisette sera amenée à résider de nouveau à Fianarantsoa quelques années. Son témoignage est extrêmement riche car il couvre plusieurs générations.

Pour la mère de Louisette, née en 1908, c'est un couple d'anciens esclaves qui s'était occupé d'elle. Devenue adulte, et reproduisant les usages de la bourgeoisie malgache, elle a pris à son service une jeune orpheline betsileo[16], du nom de Ratsara, se délestant d'une partie des charges du quotidien et dégageant du temps pour ses activités sociales. À son tour, Louisette a employé Ratsara pour ses enfants

---

12 *Journal Officiel de Madagascar et Dépendances* (*JOM*), 15 novembre 1898 et *Journal des Missions Évangéliques*, 1898, n°73.

13 Registres d'état civil, Tananarive, 1899, 1901, 1902 et 1903.

14 Il s'agit d'un pseudonyme.

15 Tisseau 2011 et 2017.

16 « Betsileo » désigne à la fois la région sud des Hautes Terres centrales de Madagascar – Fianarantsoa s'y trouve – et la population qui y réside.

lorsqu'elle a commencé à travailler. Ainsi, à la première génération, le couple homme-femme qui fait office de « nourrice » s'inscrit dans la continuité de l'esclavage et des usages des familles de notables malgaches. À la deuxième génération, la présence de la *nénène* permet à la mère d'assurer ses tâches de représentation sociale. Enfin, à la troisième génération, elle permet à celle-ci de faire une carrière en ayant un travail salarié. Invariablement, l'activité de l'une va de pair avec celle de l'autre, tout en assurant la reproduction de l'ordre social et en accompagnant des mécanismes d'émancipation des femmes de la bourgeoisie[17]. Avec Elsa Dorlin, on peut remarquer que si toutes les femmes sont concernées par le *care,* toutes n'effectuent pas les mêmes tâches et surtout, toutes ne reçoivent pas la même rétribution matérielle ou symbolique en contrepartie[18].

Cette place au cœur du quotidien se lit aussi dans la manière d'intégrer la *nénène* à la famille, par la métaphore de la parenté. Si l'on trouve, dans les cinq albums de Siméon Delord, d'autres photos de la famille Maroger, un seul cliché représente la *nénène*[19] – mais en position centrale. S'agit-il de montrer l'affection et/ou la grande intimité avec la famille ? Ou bien est-elle là pour mettre le dernier-né en valeur ? Ou encore pour affirmer le statut social de la famille française ? Au vu des toilettes, très apprêtées, on peut formuler l'hypothèse que la famille a été immortalisée pour un évènement exceptionnel, peut-être le baptême du fils. Il est probable que les parents Maroger aient offert à la *nénène* cet habit de fête, qui tranche sur les habits plus sombres de ses employeur.euses et lui confère une visibilité accrue. Associée à cette occasion solennelle, placée au centre du cliché et dominant la scène, la *nénène* semble faire partie de la famille. Pourtant, la correspondance de Maroger, conservée elle aussi au DEFAP, ne recèle aucun renseignement sur cette dernière et c'est un heureux hasard des archives qui nous livre son prénom. En effet, dans une lettre en date du 17 septembre 1903, le révérend Peill,

---

17 Ibos (2012) met ce processus au cœur de son analyse sur les nourrices de familles bourgeoises à Paris.

18 Dorlin *in* Paperman & Laugier (dir.) 2011 : 120.

19 http://digitallibrary.usc.edu/cdm/search/collection/p15799coll123/searchterm/maroger/field/all/mode/all/conn/and/order/nosorts

secrétaire de la London Missionary Society, sollicite le gouverneur général de Madagascar pour qu'une domestique malgache puisse accompagner le couple Richardson en Angleterre comme « bonne d'enfant » pour une durée de trois ans. Or, Ratahiny – puisque c'est ainsi qu'elle se prénomme – travaille alors chez les Maroger qui l'autorisent à suivre les missionnaires à l'étranger, après s'être assurés de son consentement[20].

De manière plus flagrante, Louisette, au cours de l'entretien, répète que Ratsara était considérée « comme un membre de la famille »[21]. Elle appelait le mari de Ratsara « Dadanaivo », qui est aussi le terme employé pour désigner les oncles. Plus tard, comme elle le raconte, ses enfants jouent avec ceux de la *nénène*, ce qui facilite d'ailleurs leur apprentissage du malgache : « Mes enfants étaient toujours avec ses enfants aussi. Alors là, l'aîné surtout, parlait bien le malgache ». Après son départ de Madagascar, en 1970, elle continue à prendre de ses nouvelles, à lui écrire phonétiquement en malgache et à lui rendre visite à chacune de ses venues dans l'île. Cette métaphore familiale est un *topos* des narrations autour des liens entre domestiques et employeur.euses car s'il met en avant l'affection et les sentiments, il permet aussi en partie d'euphémiser les rapports d'exploitation[22].

Si pour Ratahiny, l'insertion dans la famille se devine à travers la participation à un évènement familial, en ce qui concerne Ratsara, elle s'opère notamment par le fait de partager des espaces communs. Ainsi, Louisette explique que dans la maison où elle habitait, enfant, la cuisine se trouvait dans la cour, avec, située à l'étage, une « petite pièce pour les domestiques. Mais Ratsara a toujours été dans la maison avec nous ». Or, l'usage de l'espace domestique est un élément clé dans lequel se lisent certes la proximité, mais aussi les rapports de domination et d'exploitation entre employeur.euses et

---

20 Archives nationales de Madagascar (ANM), Affaires Politiques, D756, Lettre du Rd Peill à M. le gouverneur général de Madagascar, 17 septembre 1903.

21 « On partageait la même chambre, on prenait le petit déjeuner, là, à l'hôtel, comme si elle était de la famille ! On la considère comme un membre de la famille. »

22 De nombreux travaux le soulignent mais on peut se référer, pour la période contemporaine, à Jacquemin (2012).

employées[23]. En dépit du statut particulier de Ratsara au regard des autres domestiques, sa subordination s'incarne spatialement : elle vit dans la maison des parents de Louisette, mais dort dans la salle à manger, sans lieu propre[24]. Plus tard, lorsqu'elle réside avec Louisette en poste à Fianarantsoa, c'est le sous-sol de la maison qui lui est réservé[25]. Enfin, elle partage la chambre des enfants de Louisette à Antananarivo, ce qui la prive de toute intimité[26]. C'est d'ailleurs aussi le cas lorsque Louisette revient ponctuellement à Madagascar (après 1970) et lui rend visite, puisque toutes deux partagent alors une chambre d'hôtel[27]. L'ambivalence entre cette proximité et la distance sociale qui les séparent n'échappe pas à Ratsara, qui appelle alors Louisette « Madame présidente », marquant une distance que cette dernière ne semble pas savoir analyser[28]. Comme déconcertée par la complexité de la relation, où les rapports de domination ont évolué, renvoyant la métaphore familiale au mieux à une époque révolue, au pire à une fiction, elle ajoute en effet :

---

23 Le travail de Ginsburg (2011) portant sur les travailleurs domestiques en Afrique du Sud, est en ce sens exemplaire. Ibos (2012) et Lepetitcorps (2015 et 2016) soulignent elles aussi l'usage différencié de l'espace domestique avec l'accès ou non à certaines pièces.

24 « Les parents avaient leur salle à manger et les enfants, la leur et Ratsara avait son divan dans notre salle à manger ».

25 « Et elle habitait dans la résidence de fonction. Tout le sous-sol, elle habitait là avec sa famille ».

26 « Ensuite, quand j'étais à Tananarive, à la fin de l'année scolaire, elle est venue et comme j'étais dans une petite maison pour les fonctionnaires, à Mahamasina, à côté du cercle franco-malgache, c'était une maison individuelle mais comme ce n'était pas très grand, elle avait un lit dans une pièce et mes deux enfants des lits gigognes. Donc, vous voyez, pour gagner de la place, les enfants avaient le lit gigogne et elle avait son divan dans la chambre des enfants »

27 « Moi, je ne manque jamais d'aller la voir et alors là, je prends une chambre à l'hôtel Cotsoyannis et nous partageons la chambre » ; « On partageait la même chambre, on prenait le petit déjeuner, là, à l'hôtel, comme si elle était de la famille ! »

28 Notons que les documents du début du siècle témoignent de moins de scrupules, puisque dans les documents qui révèlent le nom de Ratahiny, Mme Maroger est toujours désignée comme sa « maîtresse », affirmant donc sans ambiguïté le rapport de domination. L'emploi de « présidente » fait ici référence à la fonction de Louisette, présidente de tribunal.

> Alors évidemment elle était très gênée… « Madame… », parce qu'elle m'appelle « madame présidente » alors qu'elle m'appelait Louisette avant, et que de temps en temps, parce qu'elle avait le droit, elle nous donnait un petit coup de fouet. Elle était vicieuse parce qu'elle prenait les branches très molles d'un pêcher – on avait un vieux pêcher – elle enlevait les feuilles ; elle laissait trois quatre feuilles et hop, comme ça, on recevait ça sur les jambes ! De temps en temps, pas beaucoup, mais enfin…. Et puis après, « madame présidente » ![29]

La photographie de Ratahiny parmi la famille Maroger suggère elle aussi une grande proximité. En effet, le col de la robe de la *nénène* laisse deviner une tenue qui sort de l'ordinaire ; mais sa posture, avec l'enfant porté au dos dans le *lamba* (étole), est au contraire très familière. Dès leur plus jeune âge, les fillettes malgaches s'amusent à porter leur poupée « *à babène* » (sur le dos, après déformation du malgache *babena*, « porté sur le dos »), comme elles le feront plus tard pour leurs frères et sœurs plus jeunes, puis pour leurs enfants[30]. La proximité physique entre la *nénène* et l'enfant devient l'objet de cartes postales et de photographies de familles, qui mettent en scène pour la postérité le portage au dos[31]. Ce contact des corps est redoublé par certains soins prodigués aux enfants, comme le fait de les baigner.

---

29 Cela rappelle, en symétrie, l'apprentissage des catégories raciales par les enfants que décrit Ginsburg (2011) : la proximité physique avec les travailleurs domestiques est autorisée pour les enfants mais au fur et à mesure où ils grandissent, ils apprennent à s'en distancier et ne fréquentent plus les espaces de vie de ces derniers (cuisine, dépendances).

30 « Les nourrissons se portent quelquefois sur la hanche, mais plus souvent sur le dos, dans le *lamba* de la nourrice solidement attaché autour de la taille. Quelquefois, les jeunes gens parvenus à l'âge adulte présentent à leur mère une pièce de monnaie appelée « *fofondamosina* » c'est-à-dire « parfum du dos », comme un souvenir reconnaissant du temps où ils étaient nourris avec tendresse et portés dans les plis du lamba maternel », Sibree 1873 : 186. L'évocation de l'odeur souligne l'aspect à la fois émotionnel et sensoriel du lien qui se noue avec la personne qui porte sur le dos.

31 Voir par exemple : http://digitallibrary.usc.edu/cdm/singleitem/collection/p15799coll123/id/51490/rec/19 ou http://digitallibrary.usc.edu/cdm/singleitem/collection/p15799coll123/id/60088/rec/82 et Leprun 2009 : 77 « sur la photo en noir et blanc envoyée de Madagascar, mon jeune frère et moi sommes dans les bras d'une plantureuse nénène, nounou sakalava du noir le plus parfait ». Leprun est né en 1938.

Sans doute parce que le corps des enfants est alors nu, le souvenir du bain, perçu comme intime, revient comme un moment important dans l'entretien avec Louisette, qui y lit en outre un gage d'affection : « Elle [Ratsara] était vraiment très attachée à nous, quoi. Par exemple, elle nous baignait ». Et, évoquant la prise en charge de ses fils, c'est encore le bain qu'elle mentionne comme souvenir d'intimité : « 'Jean-Paul, Denis, baigner !' Le soir, elle les baignait ».

Pour autant, les tâches de la *nénène* ne se limitent pas à s'occuper des enfants. Les documents permettant à Ratahiny de quitter Madagascar illustrent ainsi la multiplicité des tâches qui lui sont confiées, puisqu'elle est identifiée successivement comme « bonne », « domestique » et « bonne d'enfants »[32]. Le parcours de Ratsara illustre également cette indétermination des tâches, renforcée par la quasi-absence de législation encadrant le travail domestique à Madagascar pendant la période coloniale. À l'âge de 13-14 ans, elle commence à travailler chez une cousine de la mère de Louisette, chez qui elle effectue des travaux ménagers. Bien considérée, elle devient ensuite la *nénène* de Louisette et de sa sœur, à Fianarantsoa, jusqu'à la naissance de leur frère[33]. Elle se marie alors et cesse provisoirement d'être employée dans la famille, pour travailler dans un hôpital. Néanmoins, lorsque la mère de Louisette et son nouvel époux reviennent à Fianarantsoa pour quelques années, elle retourne à son service, en complément d'emploi. Enfin, lorsque Louisette elle-même engage plus tard Ratsara comme *nénène* pour ses deux fils, ses tâches ne se limitent pas à s'occuper des enfants. Certes, elle leur enlève les chiques[34], leur donne le bain, veille à leurs devoirs, les conduit à l'école, les en ramène et surveille leurs jeux[35] ;

---

32 ANM, Affaires Politiques, D756, Lettre du Rd Peill à M. le gouverneur général de Madagascar, 17 septembre 1903.

33 « Mon frère et moi avions toujours une nénène mais qui s'occupait aussi de la maison parce qu'on n'était pas toujours là. Quand on était à l'école, elle ne travaillait pas uniquement comme nounou » ; « Cette nénène donc, quand nous, on était enfant, on faisait nos pique-niques avec elle, on vivait avec elle, on était tout le temps avec elle, elle nous chaperonnait, elle nous accompagnait au lycée ».

34 Les chiques sont de petites puces tropicales qui se logent sous la peau des talons ou sous les ongles des pieds, les rendant douloureux. Si elles ne sont pas extraites, elles peuvent être responsables d'infections et transmettre des maladies.

35 « Ils n'avaient le droit d'aller nulle part sans qu'elle le sache ! ».

mais elle fait aussi le ménage. Dans ce cas, être *nénène* constitue une activité instable dans le temps et dans les fonctions, ou du moins une activité aux contours structurellement flous – ce qui fait bien d'elle une « travailleuse de *care* ».

Tout aussi informel est le mode de recrutement, puisque le bouche à oreille est le moyen privilégié d'embaucher le personnel de maison. Ainsi, Ratahiny passe de la famille Maroger à la famille Richardson, qui se connaissent et se fréquentent. D'ailleurs, plus que des compétences techniques certifiées par la scolarisation ou par des diplômes, ce sont des qualités morales qui président au recrutement des *nénènes*. C'est ce que souligne Louisette lorsqu'elle vante l'honnêteté, la propreté[36] et le dévouement de Ratsara, qu'elle n'hésite donc pas à présenter et recommander à ses amis lorsqu'elle quitte Madagascar :

> Elle était vraiment vraiment très bien, honnête, enfin, toutes les qualités. D'ailleurs, après quand je suis partie en France, elle est allée chez des amis à moi, elle a élevé les deux filles et une des filles est partie à Madagascar la voir.

Comme pour la fillette devenue adulte et retournée voir sa *nénène* à Madagascar, le départ de Louisette ne met pas fin aux liens d'affection avec Ratsara, maintenus par une correspondance régulière et par des visites plus sporadiques. Mais le fils de Louisette, lui, a pris ses distances, voyant dans le travail de la *nénène* une forme d'exploitation coloniale condamnable, selon les propos de sa mère. Alors que dans la relation avec Ratsara, Louisette se montre sensible à l'affection, son fils l'est davantage à la domination. Cet exemple souligne l'ambivalence du lien affectif[37] et son articulation complexe avec les rapports de subordination, dans le cas d'un travail de *care* en situation coloniale. D'ailleurs, la valorisation des qualités personnelles de Ratsara plutôt que de ses compétences techniques favorise l'attachement à sa personne aux dépens d'une reconnaissance de ses qualités professionnelles. Le discours construit autour des affects par

---

36 « Elle était d'une propreté, on pouvait dormir avec elle sans problème. »

37 Plusieurs ouvrages soulignent d'ailleurs bien cette ambivalence, qui se retrouve dans les témoignages de nourrices et d'enfants pris en charge, l'investissement affectif n'étant pas nécessairement le même de part et d'autre. Locher-Scholten 1998 ; Stoler 2002 ; Rodman *et al.* (eds) 2007.

l'employeuse permet ici d'euphémiser la domination. Situées au cœur des maisonnées comme l'illustre la photographie ici présentée, les *nénènes* se révèlent ainsi cruciales dans les processus de changement social aussi bien que de reproduction, comme en témoigne le récit de vie de Louisette, révélateur de la rhétorique de légitimation produite par les employeur.euses.

Bibliographie

« Domestiques d'ici et d'ailleurs », 2009, *Travail, genre et sociétés*, 22/2, p. 25-30 [https://doi.org/10.3917/tgs.022.0025].

BAKAN Abigail B. & Daiva STASIULIS (eds), 1997, *Not One of the Family: foreign domestic workers in Canada*, Toronto, University of Toronto press.

BANERJEE Swapna M., 2004, *Men, Women and Domestics: articulating middle-class identity in colonial Bengal, New Delhi*, New Delhi, Oxford University Press.

BAVOUX Claudine, 2000, *Le Français de Madagascar. Contribution à un inventaire des particularités lexicales*, Bruxelles, Paris, De Boeck Université-Duculot, AUPELF-UREF.

CASTELBAJAC Bernadette de, 2007, *Nourrices et nounous. Une histoire des femmes allaitantes*, Paris, Cosmopole.

CHAKRABORTY Satyasikha, 2018, « Mammies, ayahs, babies: postcards of racialized nursemaids from the early twentieth century », *Visual Culture & Gender*, 13, p. 17-31.

COCK Jacklyn, 1980, *Maids and Madams: a study in the politics of exploitation*, Johannesburg, Ravan Press.

EHRENREICH Barbara & Arlie Russell HOCHSCHILD (eds), 2003, *Global Woman: nannies, maids, and sex workers in the new economy*, New York, Metropolitan books.

FAŸ-SALLOIS Fanny, 1980, *Les Nourrices à Paris au XIXe siècle*, Paris, Payot.

FILDES Valerie, 1988, *Wet Nursing: a history from antiquity to the present*, Oxford, Blackwell.

GINSBURG Rebecca, 2011, *At Home with Apartheid: the hidden landscapes of domestic service in Johannesburg*, Charlottesville, University of Virginia Press.

GOLDEN Janet, 1996, *A Social History of Wet Nursing in America: from breast to bottle*, Cambridge, Cambridge University Press.

HANSEN Karen Tranberg, 1989, *Distant Companions: servants and employers in Zambia, 1900-1985*, Ithaca and London, Cornell University Press.

—, 1990, *Body Politics: sexuality, gender, and domestic service in Zambia*, Bloomington, Indiana University Press.

—, 1992, *African Encounters with domesticity*, New Brunswick (NJ), Rutgers university press.

HASKINS Victoria & Claire LOWRIE, 2015, *Colonization and Domestic Service: historical and contemporary perspectives*, New York, Routledge.

HOERDER Dirk, VAN NEDERVEEN MEERKERK Elise & Silke NEUNSINGER (eds), 2015, *Towards a global history of domestic and caregiving workers*, Leiden-Boston, Brill.

IBOS Caroline, 2012, *Qui gardera nos enfants ? Les nounous et les mères*, Paris, Flammarion.

JACQUEMIN Mélanie, 2012, *« Petites bonnes » d'Abidjan. Sociologie des filles en service domestique*, Paris, L'Harmattan.

JONES Jacqueline, 1985, *Labor of Love, Labor of Sorrow: black women, work, and the family from slavery to the present*, New York, Basic books.

LEPETITCORPS Colette, 2015, « Service à domicile, femmes et migrations en France. Le rapport de domesticité en question », thèse de sociologie, sous la direction de Véronique PETIT, université de Poitiers.

—, 2016, « Travailler chez les autres. Quels espaces dans les services à domicile ? », *La Nouvelle Revue du Travail*, 9 [DOI : 10.4000/nrt.2868]

LEPRUN Jean-Claude, 2009, *Une Jeunesse malgache, 1942-1966*, Paris, L'Harmattan.

LOCHER-SCHOLTEN Elisabeth, 1998, « So close and yet so far: the ambivalence of dutch colonial rhetoric on Javanese servants in Indonesia, 1900-1942 », *in* Julia CLANCY-SMITH & Frances GOUDA (eds), *Domesticating the Empire: race, gender and family life in French and Dutch colonialism*, Charlottesville and London, University Press of Virginia, p. 131-153.

MOLINIER Pascale, LAUGIER Sandra & Patricia PAPERMAN, 2009, *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.

MOMSEN Janet Henshall, 1999, *Gender, Migration and Domestic Service*, London, Routledge.

PAPERMAN Patricia & Sandra LAUGIER (dir.), 2011, *Le Souci des autres. Éthique et politique du care*, Paris, Éditions de l'EHESS.

RAJAONARISON Helihanta, 2014, « Sociétés et photographie : les usages sociaux de la photographie à Tananarive du milieu du XIXe siècle au milieu du XXe siècle », thèse d'histoire, sous la direction de Faranirina V. RAJAONAH et Gabriel RANTOANDRO, université d'Antananarivo.

RENAULT Noëlle, 2012, *Les Nourrices*, Saint-Avertin, A. Sutton.

RODMAN Margaret, KRAEMER Daniela, BOLTON Lissant & Jean TARISESEI (eds), 2007, *House-Girls Remember: domestic workers in Vanuatu*, Honolulu, University of Hawai'i Press.

SIBREE James, 1873, *Madagascar et ses habitants, journal d'un séjour de quatre ans dans l'île*, Toulouse, Société des Livres religieux [Trad. de *Madagascar and its people*, London, Religious Tract Society, 1870].

STOLER Ann Laura, 2002, *Carnal knowledge and imperial power,* Los Angeles, University of California Press.

SUSSMAN Georges D., 1982, *Selling Mothers' Milk: the wet-nursing business in France (1715-1914)*, Chicago, University of Illinois Press.

TISSEAU Violaine, 2011, « Le pain et le riz. Métis et métissage, entre "Européens" et Malgaches, dans les Hautes Terres centrales de Madagascar, aux XIXe et XXe siècles », thèse d'histoire, sous la direction de Faranirina V. RAJAONAH, université Paris Diderot.

—, 2017, *Être métis en Imerina (Madagascar), aux XIXe et XXe siècles*, Paris, Karthala.

TUCKER Susan, 1988, *Telling Memories Among Southern Women: domestic workers and their employers in the segregated South*, Baton Rouge and London, Louisiana State University Press.

WALLACE-SANDERS Kimberly, 2008, *Mammy: a century of race, gender and southern memory,* Ann Arbor, University of Michigan Press.

Archives photographiques

Pour la mission norvégienne :

http://digitallibrary.usc.edu/cdm/search/collection/p15799coll123/searchterm/Photographs%20of%20the%20Mission%20and%20Diakonia%20Archives%2C%20VID%20Specialized%20University%2C%20Stavanger%2C%20Norway%2C%20ca.1870-1950!madagascar/field/parta!all/mode/exact!all/conn/and!and/order/title/ad/asc

Pour la mission protestante française :

http://www.defap-bibliotheque.fr/fr/website/Galeries-photos,14985.html#madagascar-1381329809121

http://digitallibrary.usc.edu/cdm/search/collection/p15799coll123/searchterm/Photographs%20of%20the%20D%C3%A9fap%20-%20Service%20protestant%20de%20mission%2C%20Paris%2C%20ca.%201880-1971!madagascar/field/parta!all/mode/exact!all/conn/and!and/order/title/ad/asc